L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres
NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE, 7 FEVRIER 1891.

BULLETIN ARTISTIQUE

VIII.

LA DAME BLANCHE *et sa boutique de circonstance—Théâtre de l'Opéra et le prurit des coupures ou mutilations*—HERNANI, SIGURD, ROLAND à RONCEVAUX, RIGOLETTO *soumis à ce genre d'opérations.—La reprise de* ROLAND—*L'avare, ses succès et ses détracteurs—Mermet—Bénéfices de M. Paulin—Son rôle de Roland—MM. Bordeneuve, Guillemet, Dulin—Compte-rendu ajourné*—SIGURD.—*Le bénéfice de M. Warnots*—HÉRODIADE—*Reprise de* LA FILLE DE MME ANGOT—*Bénéfice de M. Morean—Sarah Bernhardt au Grand Opera House.*—LA TOSCA.

Tous les musiciens sont à leurs pupitres, le chef est assis en vedette, c'est le moment où il va donner le signal des hostilités. Donc pas une mesure n'a été jouée encore et pourtant le rideau remonte au cintre. Pas n'est besoin de le rappeler n'est-ce pas? cette ascension du rideau au milieu du silence ne dit rien de bon; le pire souvent elle indique qu'il n'y aura pas pleine valeur reçue par les auditeurs, et que fort rognée sera la part de plaisir qu'ils s'étaient promise.

Un monsieur, à l'apparence solennelle, fatale même, cela se voit fréquemment, inséré dans un faux col constricteur et un habit noir qui n'est pas toujours selon la stricte ordonnance de la dernière mode, émerge du fond du théâtre, se courbe trois fois à je ne sais plus quel anglé et adresse au public une petite allocution bien sentie, mais à laquelle on ne croit pas invariablement.

Celui dont le souvenir me revient, était régisseur "parlant au public", dans une ville française de médiocre importance; et, ses trois saluts correctement esquissés, il se délivra du petit bouiment que voici:

"Mesdames et Messieurs,

"Dans le spectacle coupé que nous avons l'honneur de vous offrir : *la Dame Blanche*, la musique puisant essentiellement à certaines parties du poème, plusieurs morceaux seront omis, ou plutôt on se contentera d'en dire les paroles. Nous aimons à espérer que cette innovation rencontrera votre assentiment."

Cela dit, éclipse du faux col et de l'habit, au milieu des applaudissements d'un public aussi idiot que bruyant.

La pièce n'était pas entièrement sue, mais les nécessités du répertoire voulaient qu'elle passât quand même, et le régisseur qui avait jugé l'intelligence de son parterre, avait imaginé ce truc.

La boutade fut autrefois publiée quelque part dans les *Guêpes* d'Alphonse Karr. *Se non è vero è ben trovato.*

Eh bien, au train dont nous allons actuellement ici, je ne désespère pas de voir se produire quelque chose d'analogue. La manie des coupures et sévit d'une façon déplorable: trop fréquemment ce sont suppressions qui dénaturent tout un ouvrage; toute considération artistique est mise de côté pour la commodité du répertoire à le caprice, de tel ou tel sujet; le public est privé de pages qu'il aime à tort ou à raison et n'en a plus véritablement pour son argent.

Certes, on ne m'accusera pas de manvais vouloir à l'endroit des artistes. Je me suis toujours comme imposé la règle de faire saillir leurs qualités, de les grossir même, et aussi d'atténuer leurs défauts, quand ils étaient, selon les angles décidément trop rudes que peuvent avoir leurs individualités. Notre public, lui également, en agit ainsi. Il se rend parfaitement compte, n'en doutez point, de ce que sont ou ne sont pas les sujets, quand il le fait, il sait les classer selon leur degré de mérite. Il est essentiellement indulgent; pourtant et de cette indulgence on allait conclure à l'incompétence, on ferait fausse route.

Il vient un moment où la patience n'est plus une qualité, et, si j'en juge par maintes conversations, par des lettres reçues, ce public est tout près d'avoir dépassé son fonds de patience. J'ai lieu de penser que, d'un côté, on le traite assez cavalièrement les partitions il manifesterait avec sévérité son mécontentement. C'est par trop de *tommanais*, passez moi le vocable.

Il est temps que nous soyons délivrés de ce prurit de coupures et de mutilations; qu'il vienne de l'administration ou des chanteurs. J'ai dit, trop fréquemment déjà en signaler d'immotivées et il semble que le mal se fasse de plus en plus contagieux: *Hernani, Sigurd, Roland, Hamlet, Rigoletto, etc* A qui le tour?

Donnant, donnant. A la fin du mois, au jour de l'émargement, tant de morceaux biffés gratuitement par les artistes, tant de pinstres retranchées du montant des appointements. Simple règle de proportion.

Dans mon bulletin de dimanche dernier je vous disais que ma prochaine revue s'occuperait de *Sigurd*, l'œuvre dominante du moment pour notre parterre. Avant d'aborder cette tâche, permettez-moi, par une intervention des spectacles, d'arriver tout de suite à *Roland à Roncevaux*, avec lequel j'en aurai vite fini, d'ailleurs, car ce n'est point la une exécution à placer sur le livre d'or de cette saison.

Assurément celui qui a écrit le livret et la musique de *Roland à Roncevaux* n'était pas le premier venu; beaucoup jugeraient leur carrière déjà fort joliment remplie après la série de succès qu'obtint Mermet en 1864, à l'Opéra de Paris—succès au sein du public comme dans la presse.

Néanmoins force est d'en convenir, l'ouvrage n'est pas de ceux qui comptent parmi les grands jalons l'Art: il revient de temps à autre au répertoire, mais n'en sera jamais l'une des colonnes.

Je sais qu'il est de mode pour un bon nombre de traiter cette composition avec un sans façon bien accentué; je lui tonnier, de la condamner en bloc.

Je ne puis me ranger à cet avis.

Tout en reconnaissant les lacunes qui se montrent dans ces quatre actes, l'uniformité des moyens employés pour arriver à l'effet, je ne puis me défendre d'admettre qu'il est là des pages fort remarquablement venues et dont le compositeur pouvait être fier à ce début, car je ne classe pas comme véritable début: *Le Roi Dagobert*.

Ce sont pages auxquelles on peut s'arrêter avec intérêt, avec charme, que le final du premier acte; que cet autre final du second, d'un caractère tout à fait opposé: *Roncevaux, vallon triste et sombre*; que la chanson du pâtre: *Par la verte montagne!* que le songe: *J'étais bien jeune encor*, et le duo qui s'y lie; que le trio: *Mon cœur se brise!* et enfin le citons tant scénique final de troisième acte. Il y a en tout cela de la vie, du mouvement, de la couleur, de l'enthousiasme, et souvent bien de l'habileté dans la façon d'écrire pour les voix.

Il est telles notes, comme préparatoires, conductrices, qui semblent servir, pour ainsi dire, de tremplin à d'autres; de là le chanteur bondit, pour arriver plus facilement aux sommets.

Vous en avez certainement fait la remarque, c'est surtout au rôle de Roland que Mermet s'est attaché; l'on doit même lui faire le reproche d'y avoir partiellement sacrifié les autres.

C'est qu'il s'était épris de la voix de Gueymard, son créateur; voix qui était alors l'idéal de Mermet, m'a-t-il dit maintes fois lui-même, en présence du bel artiste que je venais d'engager pour l'Opéra de la Nouvelle-Orléans.

Mermet était incontestablement une nature d'élite; mais cette nature s'agrita à la suite de l'opposition vive, des détracteurs violents qu'il rencontra après que son *Roland* eût disparu de l'affiche de l'Académie Impériale de Musique d'alors. Emportements, amertume, n'étaient point rares dans sa conversation; le nérédional, bleusé au vif, se redressait, se montrait tout entier, et, persuadé qu'il était circonvenu de persécuteurs, il se faisait misanthrope et recherchait la vie dans l'isolement.

Néanmoins il se montrait d'une extrême sensibilité au moindre éloge. Je me souviens qu'un jour, à table, on avait vanté devant le compositeur les parties saillantes, incontestées, de son œuvre; telles que son final du premier acte, le *Songe*, lorsque je m'avisai de lui dire qu'à côté de ces deux morceaux, aux lignes fortement accentuées, il en était un que j'attendais toujours, comme contraste, et qui invariablement me charmait par ses lignes tendres, sa poésie et sa couleur distinguée: *la Chanson du Père*.

Le rappel de cette page, peut-être inaperçue quelquefois, lui causa une jouissance réelle, et souvent j'ai partiellement attribué à cette sincère et spontanée expression de ma pensée les très courtois et affectueux procédés du compositeur, que je ne devais plus revoir.

Il faut bien le dire, cette reprise de *Roland* n'a pas été digne de la troupe de l'Opéra. Très lâchée, très mous les ensembles; des négligences à l'orchestre et aux chœurs; comme, généralement, dans les œuvres ence depuis longtemps et relativement fraîches. Et puis, je le répète, des coupures, que je ne peux me défendre de condamner et qui ont porté sur quelques très aimables pages de la partition. Cette première audition m'ayant fort peu mis en goût, je me suis dispensé hier de la seconde; j'espère que l'œuvre y aura été produite moins délabrillée.

Si pâle a été cette soirée que je n'y ferai pas longue station pour en rendre compte aux lecteurs; il y a eu là un affaissement de moments où s'était bien véritablement une *exécution* dans le sens meurtrier du mot.

Nos artistes ont trop le sentiment de leur valeur, trop d'amour-propre pour ne pas se donner une revanche; j'aurai plaisir à la constater quand ils l'auront prise.

Quelques mots encore et j'abandonne ce terrain, où je me sens mal à mon aise. Vous vous en doutez bien, M. Paulin, le bénéficiaire de cette soirée, ne s'est nullement trouvé empêché dans le rôle de Roland, sous le rapport de l'étendue vocale.

En effet cette partie est bien écrite pour la voix, ainsi que je le notais tout à l'heure, et le naturel au-dessous des lignes, où elle arrive, n'est pas pour effrayer, pour ramener un clavier long, solide, comme celui de M. Paulin. En nombre de ses rôles ce possèdent des tonalités haut montées, autrement persistantes que celles qui se produisent au cours des quatre actes de *Roland*.

Mais si les cimes tonales ont été attentées sans encombre, l'artiste a maintes fois manqué d'ampleur; dans le final du premier acte, tant attendu, tant guetté, dirai-je: *Superbes Pyrénées!* et dans le très dramatique cri de guerre: *Exterminons les Sarrasins!* Ce sont là comme deux sonneries de l'Olifant pour le neveu de Charlemagne.

Certes, quand on possède des cordes vocales telles que celles dont est doué M. Paulin: c'est-à-dire d'une assiette solide, d'un parcours largement suffisant, d'une sonorité qui joint le charme à l'éclat, on est toujours certain d'intéresser, de captiver son auditoire. Mais ce son instrumental, mais cette avance de la nature ne suffit pas, et pour qu'il prime dans toute sa valeur, il faut que l'artiste y apporte une fervente collaboration, ce que j'appellerai la conviction. Je regrette d'avoir à le constater: cette conviction n'est point à l'état permanent chez M. Paulin. Elle se manifeste parfois, comme dans le quatrième acte des *Huguenots*, comme dans *Sigurd*, où il se livre parfois, mais elle ne persiste pas.

On dirait que l'artiste se plaît à l'arrêter dès qu'elle tente de prendre l'essor. Il semble qu'il ait peur que sa voix, en se laissant ainsi aller aux envolées des sensations, aux prodigalités de la passion, ne perde quelque-unes de ses facultés, des productives années qu'elle peut, qu'elle doit donner. Du mi au la, du mi au si ou à l'ut, tout cela se règle au chiffres et se doit totaliser à taut par an avec un intérêt dû.

Ah dame! c'est que pareil instrument—un ténor authentique, portant contrôle—est un capital certain. Le ténor, mais c'est l'un des heureux, l'une des puissances de l'époque. Si le fils de Philippe de Macédoine revenait à la vie il referait son mot et dirait: Si je n'étais Alexandre, je voudrais être ténor! C'est la cote la plus élevée de la Bourse artistique.

Bourse, si je bien écrit, car de nos jours la question d'art est un peu beaucoup reléguée à l'arrière plan, dans certaines zones. En dehors de centres raffinés, comme Paris par exemple, le vacarme est en honneur. Du bruit vendu à tant le cachet.

Autrefois on estimait, Choron et Poinchard, entr'autres, le sonitureut fréquemment, que la voix était la seconde condition chez le chanteur, et le talent, la première, la dominante et de très haut aussi.

Aujourd'hui cette opinion, fort juste pourtant, amènerait peut-être le sourire sur les lèvres de la majorité.

Et cependant tentez en l'épreuve, vous verrez où est la vérité. Pour peu que vous ayez le sentiment artistique, vous n'hésiterez pas une seconde, quand vous aurez devant vous, d'une part, un Mr, étranger à toute étude sérieuse, mais portant poitrine d'acier, et de l'autre, un artiste digne de ce nom, s'étant développé dans le travail, par les conseils d'un véritable maître, et, ne possédant cependant que des moyens fort ordinaires. Le premier est-il un instrument exceptionnel, partant du mi et, comme celui de Rubini, par exemple, ascensionnant jusqu'au *contre fa*, *contre fa*, vous avez bien lu, vous fatiguera promptement par son uniformité de vigueurs, par sa bruyante négation du chant vrai. L'autre, quoique fort limité dans son clavier, s'emparera de vous, vous pénétrera de toutes ces émotions que procure le grand art, en variant, en modulant, en empruntant à la palette des sons tout ce qu'ils ont de charmant, de rêveur, de poétique. Mieux encore; par l'effet de l'art, par la magie des contrastes, par une habile opposition des nuances, du forte et du piano, il vous causera une véritable illusion, il vous semblera avoir des moyens matériels qui, en vérité, ne sont pas en lui.

Loin de moi, bien assurément, l'idée d'appliquer, en quoi que ce soit, ces réflexions à M. Paulin. Je m'écarterais complètement de la vérité, de la justice, et m'indigerais au démenti à moi-même, si j'en avais la moindre intention. Je veux seulement dire que M. Paulin est fréquemment (trop ménagé de lui-même et négligé d'épandre un son dont l'expansion décuplerait l'effet; et cela sans surmener le chanteur, chez lequel les charmantes cordes sont d'une solidité extrême, sans se distinguer par amplitude de volume.

Cela était trop manifeste dans les grandes lignes du rôle de Roland, où la voix doit déployer ses ailes, planer un moment, pour traduire la conception du compositeur et faire pleinement comprendre telle situation traduite par la musique.

Je veux dire aussi que M. Paulin peut, mais ne veut pas toujours. Dans *les Huguenots*, le *Juif*, *Sigurd*, et même dans *Roland*, je l'ai surpris cédant enfin à l'émotion; se laissant gagner par la chaleur de l'œuvre. Pourquoi ne s'abandonne-t-il pas plus souvent à ce contrant si fécond; pourquoi cette voix, qui pourrait se passer tant d'excellentes fantaisies, se contente-t-elle de sa belle qualité de sons?

Le terre à terre ne saurait convenir au neveu, plus ou moins authentique de Charlemagne; au héros, par excellence, du roman de chevalerie; il veut, il exige des attitudes virilement accentuées, un colorris vif, de la fougue, de la flamme. Toutes choses qui, l'ascenet faît au moins absolument à M. Paulin: dans lequel je n'ai pu voir, malgré toute ma bonne volonté, que le bénéficiaire, mais jamais le personnage de Roland. Bénéficiaire très chaudement reçu, très acclamé, d'ailleurs; ce qui était justice.

En effet, si je discute ici le distingué ténor, c'est que je reconnais en lui un artiste sérieux, en qui les valeurs sont nombreuses. En critique consciencieux j'ai maintes fois écrit tout le bien que je pense et de la voix de ce ténor, et de son émission, de son articulation, de son phrasé; de la façon intelligente, délicate, dont il comprend les nuances, dont il les exprime, quand il veut bien s'y arrêter et leur donner l'importance qu'elles comportent.

Mais aussi c'est précisément parce que M. Paulin est un chanteur avec lequel il faut compter, que je dois faire mes réserves, toutes sincères; chaque fois que j'arrive à lui.

Le tempérament de M. Paulin ne répond point, par malheur, à sa voix; il paraît réfractaire à l'enthousiasme; on le retrouve plus à l'aise dans les situations relativement calmes, reposées.

Il est des luttes qu'il faut savoir engager, luttes dont on peut sortir victorieux à l'âge où cet encore M. Paulin.

Dans deux ou trois mois il va paraître sur la scène de l'Académie Nationale de Musique, devant le parterre parisien. Je n'en fais aucun doute, ce parterre essentiellement cosmopolite, composé d'éléments divers, appréciera tout d'abord les précieuses qualités instrumentales qui sont en lui; on notera cette homogénéité du clavier, cette frappante égalité, cette excellente liaison, fusion des registres; cette marche facile, sans le moindre heurt, vers l'extrémité de l'échelle. On remarquera une jalousie extrême, une grande fermeté de son, un joli timbre, de la clarté et souvent du style. Très beaux atouts, en effet, pour engager la partie; mais qui ne suffiraient peut-être point pour la gagner complètement et devenir un inamovible de l'Opéra.

Le mieux froid a ses heures, soit, mais le repas chaud a les siennes aussi et plus fréquentes. Là-bas, mieux qu'ici sans doute, M. Paulin comprendra l'absolue nécessité de faire violence à sa nature, s'il le faut. A lui trop marchander le calorique, l'atmosphère de la scène subit une baisse de température, qui franchit vite la rampe et se communique à la salle.

Je vous ai dit que l'ascenet fait au charmant ténor, mercredi dernier, avait été des plus sympathiques: symphonie de bravos, farandole de cadeaux, sous toutes formes. J'en ai été très heureux, car j'estime fort les qualités organiques et artistiques qui sont en M. Paulin; de plus je le classe parmi ces artistes, se faisant trop rares présentement, qui ont la dignité de leur art; qui ne cèdent point aux entraînements du mauvais goût et des moyens empiriques de réussite; et qui, dédaigneux des tricheries de la rampe, arrivent au succès par les saines voies.

J'aurais aimé que la recette—convenable d'ailleurs—fut beaucoup plus sonnante et que la caisse aussi eut dit: Voici venir les *francs*. Que voulez-vous? il faut bien en prendre son parti, le temps n'est plus où l'averse de France tombait régulièrement aux soirées bénéficiaires, alors qu'il s'agissait des premiers sujets.

M. Bordeneuve sortait du rang dans cette représentation; de l'énergie, de l'autorité dans le rôle de l'archévêque Turpin.

Je le félicite spécialement du sentiment, de l'ampleur qu'il a mis en cette large période du duo du troisième acte: *Roland, reprends ton épée!* et dans le trio suivant. Il y a partagé le succès avec M. Paulin—qui, j'aurais dû le constater plus haut—en a remarquablement accentué la phrase d'entrée: *Mon cœur se brise!*

Fort antipathique comme personnage, le rôle de Ganelon s'offre guère d'intérêt musical, si ce n'est au final du second acte: *Il est un vallon triste et sombre.* M. Guillemet en a tiré tout le parti possible, en artiste qu'il est.

Très correct, très soigné, comme toujours, M. Dulin dans le rôle plus qu'effaré de l'Emir. Une *pause*, comme dit le langage pittoresque des coulisses.

On me permettra de passer sous silence les autres rôles.

Au commencement de cet article je disais, en intervertissant l'ordre des représentations et arrivant aussitôt à celle de *Roland à Roncevaux*, que j'y faisais courte halte. Or voilà que la fait est en opposition directe avec l'intention. Sans y prendre garde, je me suis attardé au col de Roncevaux, et quelque diligence que j'y mettrais, je n'aurais plus le temps de suivre en Islande cet autre paladin: Sigurd.

Or j'apprécie trop le grand talent de Reyer pour ne consacrer qu'une fin de bulletin artistique à l'œuvre maîtresse qui, en ce moment encore, après cent représentations, passionne Paris. *Sigurd* dont des circonstances indépendantes de ma volonté, m'ont empêché de parler à mes lecteurs, avec tous les détails qu'il demande, sera donc l'objet, le sujet de ma première revue théâtrale, qui, pour cette occasion, devancera le dimanche. J'arriverai le dernier sur ce terrain. N'importe: j'espère y trouver encore quelque chose qui peut être me vaudra un peu d'attention de ceux par lesquels j'ai l'honneur d'être lu.

Pourtant si j'ajourne l'appréciation de cette partition magistrale, géniale, de la haute théorique croire l'imagination, laissez-moi vous dire dès aujourd'hui quelques mots de celui qui a eu large part dans la production d'une œuvre si complexe, si difficile: M. Warnots.

Ce nom vient tout naturellement sous ma plume, non seulement parce que j'ai rappelé le récent succès de *Sigurd*, mais encore parce que M. Warnots figurera, comme bénéficiaire sur l'affiche de samedi prochain. A la veille d'une telle soirée, c'est mon devoir, et bâtons nous de l'écrire, c'est aussi mon plaisir de rendre pleine justice à un musicien de haute distinction, qui a brillamment collaboré au succès artistique de cette saison. Le seul succès, je le crains bien, qui aura été obtenu; car tout semble indiquer, à cette heure, que l'équilibre entre les dépenses et les recettes est tout ce que l'on peut espérer.

Mais ici je n'ai point à m'occuper des chiffres, leur tour viendra.

L'exploitation de la scène lyrique française à la Nouvelle Orléans est, pour ainsi dire, une exception dans l'espèce.

Au début il faut prestement former un tout homogène avec des éléments se trouvant juxtaposés entr'eux le plus souvent pour la première fois.

Les artistes du chant et de l'orchestre, disséminés sur nombre de théâtres, n'ont pas tenu le même répertoire; ceux ci sont venus d'une l'ancien, à poste fixe, ou à peu près; ceux-là, au contraire, ont été mêlés, pendant les récentes années, qu'au répertoire moderne, contemporain. Donc un complement à opérer pour les uns et les autres, afin d'assurer un terrain sur lequel on puisse avancer de front, sans obstacles, pour le mieux du succès et de la caisse.

Et si ardu que soit ce travail consistant à unifier les forces dont on dispose; si difficilement qu'on le mène, le public ne trouve jamais que la marche soit assez accélérée.

Comme si la mémoire pouvait emmagasiner les partitions, ainsi qu'un phonographe, il veut que le répertoire usuel, courant, aille avec une précipitation vertigineuse; il exige aussi, le plus grand temps, qu'une nouveauté, quelle qu'en soit la portée, nouveauté fort longue à monter, ne revienne pas trop fréquemment au programme; il imposerait volontiers au directeur et à ses artistes le mouvement perpétuel.

Cette tâche était assurément nouvelle pour M. Warnots, et dans les premières semaines il a dû se demander s'il serait possible de persévérer longtemps dans ce surmenage. On lui a répondu qu'il en était ainsi à la Nouvelle Orléans depuis bien des années, et qu'autrefois ce labeur incessant, ventre à terre, se poursuivait même, chaque saison, durant six mois et plus.

Ce que d'autres avaient fait, M. Warnots a voulu le faire, et c'est justice de convenir qu'il y a pleinement réussi. Sous ce rapport il s'est américanisé; il a compris qu'avant tout il fallait arriver promptement au bout de telles études, à la production d'un ouvrage, quitte à y donner des retouches une fois à la rampe.

En cela M. Warnots a été servi par son talent réel avant tout; par son tempérament éminemment artistique, ardent, par sa force de volonté ensuite; et aussi par les excellents collaborateurs que lui a donnés la direction Mangé, dans l'administration, sur la scène, à l'orchestre.

Au delà de la rampe, un groupe d'artistes qu'on s'empresserait de citer partout; en deçà un ensemble d'instrumentistes bien triés et quelques une, solistes occupant supérieurement leurs pupitres.

Sous la conduite intelligente, chaleureuse, enlevante souvent de M. Warnots, cet orchestre s'est bien fondu dans ses diverses parties; il forme aujourd'hui un tout fort justement remarqué et qui s'affirme avec éclat dans les œuvres les plus redoutées: *Sigurd*, par exemple. Il rappelle les meilleurs jours de nos orchestres.

Donc, le travailleur et le maestro de talent se combinent en M. Warnots; et il importe que ce double bénéficiaire trémugne qu'il est apprécié à ce double titre. Appartenant à une famille d'artistes, musicien de race, il est urgent qu'il soit libéralement récompensé de la longue et bonne besogne qu'il a faite ici.

La direction pourrait le mettre à la tête de services qu'elle doit bénéficier d'un chef d'orchestre, a donc fixé le bénéfice de M. Warnots à samedi prochain, 13 février, et lui a accordé la première représentation d'*Hérodiade*, une partition que Massenet n'a jamais dépassée; dont M. Warnots aura soigné l'exécution avec autant de zèle, de conscience, de maîtrise que celle de *Sigurd*; et qui, comme *Sigurd*, attestera que le directeur de l'Opéra a rempli son promesse et nous a donné une troupe destinée à laisser un long, un honorable souvenir, et dont les étrangers, en visite ici, emporteront la plus flatteuse impression. C'est là ce que, chaque jour, nous entendons d'abord.

Nous aurons l'occasion de reparler de ce bénéfice, où les témoignages de sympathie ne manqueront pas à l'éminent chef; où les abonnés se feront sans doute plaisir de lui manifester, d'une façon tangible, en quelle estime ils tiennent son talent. Se rappeler en effet que les appointements d'un chef d'orchestre ne lui permettent guère pignon sur rue.

Aujourd'hui, en matinée, *Aida*, dont on connaît la distribution.

Le soir, bénéfice de M. Moreau, régisseur d'opéra comique et premier comique. J'ai déjà parlé de cette représentation où sera reprise *La Fille de Mme Angot*, avec un véritable ballet au second acte, et deux artistes du grand opéra se mêlant à la fête: Mme Davivier, dans Clairette; M. Guillemot dans Lonchard.

Mais nous sommes heureux d'annoncer aussi qu'au dernier moment, M. Rougier, maître de ballet, a bien voulu consentir à jouer le rôle de Trénitz dans la *Fille de Mme Angot*. Un atout de plus pour le bénéficiaire et qui ne manquera pas de piquer la curiosité du public.

J'ignore la distribution exacte des autres rôles.

J'aime à le répéter, M. Moreau est un de ces artistes intelligents, multiples, utiles au plus haut degré; l'un de ces chefs de service infatigables au devoir, qu'on est heureux, qu'il est équitable d'encourager.

—Ce soir, première représentation de Sarah Bernhardt au Grand Opera House. *La Tosca* n'est certainement pas le drame qui domine le répertoire de Victorien Sardou; néanmoins c'est une œuvre puissante, et le talent si personnel de la merveilleuse artiste, ses superbes et attirantes étrangetés, toutes géniales, y ont trouvé l'occasion d'une des plus saisissantes ordations du théâtre moderne.

Tous les fervents de l'art iront entendre, seulement Sarah Bernhardt, parce qu'elle est une de ces gloires, consacrées universellement; par ce qu'elle a rayonné sur toutes les scènes. Et ceux qui aiment la France, iront aussi faire fête à cette haute personnalité, parce qu'elle est assurément l'une des plus radieuses incarnations du génie artistique de cette France.

L. PLACIDE CANONGE.

Les Pelitraines éprouvent un grand soulagement par l'emploi du Pectoral-Cerise d'Ayer. Il ne remède n'est si efficace.

Vous Sentez-Vous

Faible et épuisé? C'est parce que votre sang est impur. Autant s'étonner de ce que la salubrité d'une ville soit parfaite avec de l'eau sale et un drainage défectueux, comme de s'attendre à ce qu'une pièce de mécanique, comme la charpente humaine, soit en bon ordre avec un sang impur circulant même dans les plus petites veines. Savez-vous que chaque goutte de votre sang passe à travers le cœur et les poumons toutes les deux minutes et demie; et que, sur son passage, elle fait les os, les muscles, la cervelle, les nerfs et les autres solides et les autres fluides du corps? Le sang est le grand nutritif, ou, comme l'appelle la Bible,

"La Vie du Corps."

Est-il donc étonnant, alors, que si le sang n'est pas pur et parfait dans ses vaisseaux, vous souffriez d'aussi indescriptibles symptômes?

La Salsepareille d'Ayer est à cent coudées au dessus de tout autre Alterratif et de toutes autres Médecines du sang. Comme preuves, lisez ces témoignages dignes de confiance:

G. C. Brock, de Lowell, Mass., dit: "Pendant les 20 dernières années j'ai vendu de la Salsepareille d'Ayer. Dans mon opinion, les meilleurs ingrédients pour la guérison de toutes les maladies provenant de l'impureté du sang sont contenus dans cette médecine."

Le Dr. Eugène I. Hill, 381 Sixth Ave., New-York, dit: "Comme épurateur du sang et régénérateur du système, je n'ai jamais rien trouvé qui égale la Salsepareille d'Ayer. Elle donne entière satisfaction."

La Salsepareille d'Ayer prouve également son efficacité dans toutes les formes de la Scrofule, de Furoncles, de Boutons rouges, d'Eczémas, d'Humeurs, de Lumbago, de Catharre, &c.; et est, conséquemment la meilleure

Médecine de Printemps et de Famille en usage. "Elle les surpasse du tout au tout," dit Mr. Cutler, de Cutler Brothers, Boston, "par la quantité des ventes."

Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Prix, $1; six flacons, $5. Valant $5 le flacon.

Le Sirop de Ducongé.—Ce remède bien connu et d'une valeur réelle pour la toux, les rhumes et le croup est aussi populaire que jamais. Il est infaillible et est aussi sûr, aussi agréable au palais que l'ambroisie des dieux. En vente chez tous les pharmaciens, $1 00 la bouteille.

Académie de Musique.

La troupe annoncée et qui devait jouer *Niobé*, à l'Académie de Musique durant toute la semaine s'ouvrant aujourd'hui, n'a pu, pour des raisons que nous ignorons, remplir son engagement.

La direction qui est prévoyante, n'a pas voulu qu'il y ait de lacune dans son exploitation, et par conséquent elle a contracté avec le "Nelson's Great World Combination," qui fera son début ce soir même.

On en dit grand bien.

Grand Opera House.

A ce soir l'événement de la saison pour le Grand Opera House: début de Sarah Bernhardt. Ce nom—l'une des gloires de l'art contemporain—n'a pas besoin d'éloges.

Il en a été comblé et plus l'artiste avance dans la vie, plus elle les mérite, plus elle grandit. Par malheur le regret suivra de près le plaisir que cause cette venue tous ceux qui ont le culte de l'Art vrai: Sarah Bernhardt ne peut donner qu'une semaine à la Nouvelle-Orléans.

Semaine remplie par un splendide répertoire, ainsi qu'on pourra s'en assurer, en consultant la colonne de l'annonce. Ces représentations, trop peu nombreuses pour que tout le monde puisse satisfaire sa curiosité, commenceront par la *Tosca*, l'un des plus brillants triomphes de l'artiste, œuvre éminemment dramatique de Victorien Sardou, où l'on se rappelle sans doute Mme Davenport.

Demain, *Fédora*.

L'affaire de tous.—Ce qui est l'affaire de tout le monde, n'est l'affaire de personne dit un vieil adage; mais c'est l'affaire de toute femme délicate de sauvegarder la fraîcheur de son teint et de l'obtenir lui est facile. Il n'est pas d'excuse raisonnable de demeurer malade lorsque vous savez que le Creole Female Tonic vous guérira.

BIBLIOGRAPHIE.—M. J. Delgado, le représentant de la librairie W. Goldthwaite, 24 Exchange Place, entre les rues du Canal et de la Douane, nous fait remettre une jolie brochure in 8°, édit. à Séville, par la maison Francisco Alvarez et Cie, intitulée pour titre: *El Sallerio*, et pour auteur, un littérateur fort considéré: M. J. Ortega Munilla.

Ce volume de trois cents pages contient divers récits très alertes, très mouvementés, et un tour aimable et qui fait que le lecteur veut aller jusqu'au bout sans désemparer.

On le trouvera à la librairie Goldthwaite, toujours fort bien pourvue en nouveautés américaines, anglaises, françaises et espagnoles.

A cette brochure espagnole étaient jointes des vues de Séville finement exécutées et dont on déplie, comme un paravant, la série continue sous une élégante couverture.

Remercements à M. J. Delgado.

Nous devons aussi à M. Delgado l'envoi d'une liasse du *Gil Blas*.

—"The play's the thing" a écrit Shakespeare, on rhume, voilà la chose dit le malade qui lui fait regretter d'avoir jamais vu le jour. Nous nous bornons à le constater, dans le sommeil. Et cependant si nous prenons une bouteille de vieux et sûr Sirop de Ducongé, nous ne tousserons plus.

MUSIQUE.—Nous accusons réception de deux envois de musique—piano et chant—; l'un venant de la maison L. Grunewald: *Serenade*, romance, paroles de Henry Timrod, musique de John Wiegand; *By the autumn sea*, romance de John Wiegand, pour la musique; Paul E. Hayne, pour les paroles.

L'autre envoi nous est adressé par M. Philip Werlein: *Habanera*, morceau de salon, pour piano, par François Behr; *Fantasma*, valse de W. J. Voges; *Kathleen*, romance, paroles de Earl Marble, musique de C. A. White.

—Nous sommes heureux d'annoncer que notre ami M. J. J. O'Donnell vient d'être nommé agent d'une des lignes de chemins de fer les plus importantes: le "Piedmont Air Line", avec bureau 146 rue Common.

M. O'Donnell était anciennement employé par le Louisville & Nashville, et par son extrême courtoisie il a su se faire un grand cercle d'amis. Nous félicitons la compagnie du choix qu'elle vient de faire.

Depuis 1829 le Sirop Pectoral Balsamique de Ducongé est considéré comme un remède infaillible pour tous les maux de gorge et des poumons.

Les rhumes, les toux, les enrouements lui cèdent facilement; et le malade qui souffre obtient un soulagement sans s'en apercevoir, pour ainsi dire, dès qu'il en a pris, si prompt et si agréables sont ces effets. $1.00 la bouteille dans toutes les pharmacies.

Le remède favori des dames.—Le Creole Female Tonic donne des forces, de la vigueur au système. Il est précieux pour les mères qui allaitent et il est inappréciable pour toutes les affections d'entrailles, les défaillances, la débilité, les irrégularités. C'est le grand ami de la femme et devrait trouver place dans toutes les demeures.

L'enfant terrible.—Les souffrances de l'enfant sont prévenues et la santé et le repos de la mère sont assurés en faisant usage de sirop de dentition Delabarre lorsque l'enfant fait les dents. Quelques gouttes frottées sur les gencives amènent invariablement du soulagement, 60 cents pour 200 doses.

Fleuve et rivières.

Cairo, 6 février—Le fleuve a 17 pieds 5 pouces et baisse. Temps couvert et froid. Arrivée, City of New Orleans de St. Louis à 11 a m. Départ, Future City pour la Nlle-Orléans à 5 a m.

Louisville, 6 février.—La rivière baisse—6 pieds 2 pouces sur chutes; 8 pieds 6 pouces dans le canal. Temps clair et agréable.

Cincinnati, 6 fév.—La rivière a 16 pieds 4 pouces et monte. Temps clair.

Les France.

Fort Rede, 6 février. 6 p m—Vent du sud. Temps couvert. Arrivée, à 10:40 a m, steamship Arranzo, capitaine Staples, de la Havane via Key West; à 7 a m, steamship anglais Ityd, de Les Palmas; à 2:40 p m, steamship Knickerbocker, capitaine Halsey, de New York.

Départs, steamships New Orleans pour New-York, Allesia pour Liverpool, S Uhrt pour Truxillo et Morgan City pour Matamras.

Marchés.

Paris, 6 fév.—Les rentes 3 pour cent 96 hausse de 10c.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 7 février 1891.—Indications: Pour la Louisiane.—Temps souvent et menaçant pluie, vents sud et frais, plus froid lundi dans la partie nord-ouest.

Température au 6 février 1891.

Thermomètres S. & L. CLAUSEL, Opticiens No 148 rue du Canal.
Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	62	17
Midi	74	23
3 P. M.	73	23
6 P. M.	70	21

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS.

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

James O'Dewd à Mlle Annie Texier.
Herbert Janin à Mlle Julia Fassnauer.
William Dennison à Mlle Elizabeth Thomas.
Octave Martin à Mlle Valence Girotr.
Antonio Fontana à Mlle Catarina Lambouise.
Vincent Maestra à Mlle Giovanna Nicolosy.
Edmund Glenny à Mlle Adèle Blanc.
Randolph Miller à Mlle Alice McNamara.
Antonio Petrovich à Mlle Anna Drepulich.
Geo. Schopp à Mlle L. Baumgarden.
Henry Vinas à Mlle Lora Bonin.
Gustave Bedoux à Mlle Rosa Fernandes.
John Pfaffer à Mlle Annie Heitzmann.
Thomas Gaugler à Mlle Selinda Ballon.
Auguste Vberschel à Mlle Mary Rouz.

Naissances.

Mme Marena Fuller, une fille.
Mme Emile Summers, une fille.
Mme Louis Bienvenu, une fille.
Mme Frank Burg, une fille.
Mme James Donough, un garçon.
Mme Manuel Ruenes, un garçon.
Mme Alphonse Lopez, une fille.

Décès.

Lavinia Pace, 16 mois, 13 rue Washington.
Thomas C. McCandlish, 26 ans, rues Tchoupitoulas et Camatage.
Stephen McNamara, 48 ans, 180 rue Camp.
Marie Emma Plant, 40 ans, 626 rue Carondelet.
Mlle Valerie Luckner, 16 ans, 178 rue St-Charles.
Livingston Jones, 45 ans, 317 rue Ursulines.
Mlle L. A. Courcelle, 87 ans, 193 rue Dumaine.
Veve Delia Weeks, 39 ans, 130 rue Josephine.
Henriette Johnson, 15 jours, 303 rue St-Pierre.
Mme Alfred Fourcine, 42 ans, 170 Chemin du Bayou.
Elida Vill